

Francophonies d'Amérique



Un grand pas vers le Bon Dieu de Jean Vautrin

David J. Cheramie

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004425ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004425ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cheramie, D. J. (1992). Review of [*Un grand pas vers le Bon Dieu* de Jean Vautrin]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 219–222.

<https://doi.org/10.7202/1004425ar>

UN GRAND PAS VERS LE BON DIEU DE JEAN VAUTRIN

David J. Cheramie
Université Southwestern (Louisiane)

Longtemps après avoir oublié le scandale occasionné par l'attribution du Prix Goncourt 1989 à *Un grand pas vers le Bon Dieu*¹, longtemps après avoir effacé de son esprit le nom de l'universitaire pillé, longtemps après avoir désappris le sens d'un mot cadien, tel que Jean Vautrin l'utilisait, on retiendra encore cette impression d'avoir réellement fait, à travers la lecture, la connaissance d'un peuple ribaud, superstitieux, vulgaire, paysan et, pour tout dire, bête. Certains ont tenté d'expliquer la façon flagrante dont Vautrin a « emprunté » des passages entiers aux livres de Patrick Griolet, *Mots de Louisiane*² et *Cadjins et Créoles de Louisiane*³. Pensait-il que Griolet, vivant à l'étranger, n'entendrait pas parler d'un livre qui était destiné à faire beaucoup de bruit? Pensait-il que personne ne ferait le rapprochement entre son livre et ceux de Griolet? On ne saura certainement jamais ce qu'il a pensé et, de toute manière, la question de plagiat est toujours devant les assises françaises. La polémique juridique mise à part, la grande critique littéraire parisienne s'est déclarée conquise par les merveilleux personnages, le langage savoureux et rabelaisien, la description des moeurs des Cadiens.

Avant de porter jugement sur le tableau que Vautrin brosse de la vie cadienne, il faut dire qu'il existe une longue tradition dans la littérature française de parler de la Louisiane sans y être allé. L'abbé Prévost dans *Manon Lescaut* décrit comme une « campagne couverte de sable⁴ » avec « quelques montagnes [...] hautes et [...] escarpées⁵ » un pays ennuyeusement plat à la végétation luxuriante. Chateaubriand situe les moeurs des Natchez quelque part entre le noble sauvage de Rousseau et les adeptes des valeurs chrétiennes qui lui étaient si chères, alors que les recherches anthropologiques révèlent un peuple d'une culture plus riche et variée que cette simple bipolarité. Pas plus qu'eux, Vautrin n'avait jamais mis les pieds en Louisiane, ni avant ni pendant la rédaction de son livre. Une fois le prix attribué, Vautrin a fait le voyage, confiant que son livre passerait inaperçu chez les Cadiens, un peuple que le journaliste qui l'accompagnait qualifiait de « quelques centaines de pequenots et d'abrutis⁶ », ne sachant ni lire ni écrire le français.

« Mais, comme l'a écrit Bernard Pivot, il y a toujours quelqu'un, dans ce genre d'histoires, à qui la vérité saute aux yeux⁷. » La vérité de ce soi-disant

« western » à la louisianaise a sauté aux yeux d'un lecteur avisé car, contrairement à ce que l'on peut dire, il y a tout de même des Cadiens qui lisent et écrivent le français, par exemple, l'auteur de ce compte rendu. Il était plus que temps qu'on demande l'opinion des Cadiens. *Asteur*, les Cadiens parlent et écrivent, car si l'on doit entrer dans cette grande famille de la francophonie à part entière, il faut que nous autres aussi, on ait droit à la parole. Mais la nôtre.

On ne demande pas le calque exact de notre parler et de notre vie aux autres, car l'on sait que même les historiens les plus pointilleux n'arrivent pas à reconstituer complètement la réalité. Mais, dans l'art du roman, il y a une façon de recréer l'ambiance et le ton qui sont indéniablement la marque d'un peuple à une époque donnée. C'est ce qui manque dans *Un grand pas vers le Bon Dieu*. Certes, le substantif « grègue » et le verbe « stand » sont des mots cadiens; certes, les « traiteuses » ne peuvent accepter de l'argent après avoir usé de leur don divin; et tout quidam cadien sait que le vocable « la Ville » désigne La Nouvelle-Orléans. Mais Vautrin utilise ces termes à contresens. Par exemple, à la page 402 : « -La grègue? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? -C'est un café très fort, servi, très chaud. C'est le café à la manière cadjin. »

Jeune, même si je n'étais pas encore capable de construire une phrase complète en français, j'ai appris « grègue » avant « coffee pot » ou « cafetière ». Vautrin a commis une faute barthésienne impardonnable en confondant le contenu avec le contenant, si je puis dire.

Ou encore, à la page 21 : « ... il était [...] tellement tanné derrière son attelage qu'il ne pouvait plus stand à force de rabourer la terre. » Ici, on trouve deux bons exemples du parler cadien : « tanné » pour « fatigué » et « rabourer » pour « labourer ». Mais « stand » qui, en anglais, peut vouloir dire « se tenir debout », est utilisé par les Cadiens dans le sens de supporter quelqu'un de pénible — exemple : « Je peux pas stand cet homme-là » (Suivez mon regard).

Quand Edius Raquin se fait soigner par la « traiteuse » Mom'zelle Grand-Doigt, il se fait gronder par cette dernière, parce qu'il lui avait offert une piastre pour ses services. Un vrai Cadien n'aurait jamais eu le soupçon de l'ombre de l'idée de lui offrir un sou. Ou bien quand Olkie Dodds dit à Bazelle Raquin que sa marchandise vient de « la Ville », elle demande s'il parle de Lafayette. Encore aujourd'hui, quand une vraie Cadienne, même des alentours de Lafayette, parle d'aller en Ville, c'est probablement pour assister au match des *New Orleans Saints*. On pourrait citer des centaines d'exemples où des mots cadiens mis dans des bouches cadiennes n'ont aucun rapport avec la réalité. Mais la question lexicale n'est vraiment pas l'objet de ce compte rendu. Le pire, c'est qu'il y a pire.

Le narrateur du livre s'appelle Jimmy Trompette. C'est le petit-fils d'Edius Raquin qui a été retrouvé dans une poubelle des rues de La Nouvelle-Orléans. C'est donc un personnage qui n'a jamais eu de contact

avec le milieu cadien, étant donné qu'au début du siècle il n'y avait pratiquement pas de monde cadien en Ville, du moins, pas de monde cadien qui se fasse reconnaître comme tel. Jimmy se fait raconter son histoire par le « vieux nindien », Jody McBrown? En Louisiane, les relations entre Blancs et Indiens sont si compliquées que cela rendrait la transmission d'une si grande quantité d'information impossible. La même situation existe entre les Cadiens et les Noirs. Ils se fréquentent assez pour qu'Edius Raquin se fasse soigner par Mom'zelle Grand-Doigt, mais l'inviter à la noce de sa fille? Jamais de la vie.

La plus grande erreur que Vautrin ait commise, c'est dans l'existence même du narrateur. Fils d'Azeline Raquin et de Farouche Ferraille Crowley, Jimmy Trompette aurait été le fruit des manigances du père Raquin qui, en somme, avait *barguigné* la virginité de sa fille. Cette idée est inconcevable sur la terre du Bon Dieu. Au premier reniflement d'un étranger autour de sa fille, un vrai Cadien l'aurait purement et simplement tué. S'il avait été trop capon pour le faire, il y aurait eu un autre membre de la famille élargie pour le faire à sa place. En tout cas, loin d'encourager sa *mise en famille*, la parenté aurait protégé l'honneur de la fille jusqu'à la mort. Si la fille s'était montrée pour le moins consentante dans l'affaire, il est très possible qu'elle y serait passée aussi.

Bien entendu, on a évolué depuis, tout comme le langage des Cadiens est en évolution constante. Griolet a fait sa cueillette de mots de la Louisiane dans les années 1970, parmi des interlocuteurs qui, pour la plupart, avaient déjà un certain âge. Cela implique un vocabulaire qui était surtout usité durant la période juste après la Deuxième Guerre mondiale. Or l'action du livre de Vautrin se déroule au tournant du XIX^e siècle. Étant donné la rapidité avec laquelle la langue évolue, il est plus que probable que les Cadiens de l'époque n'auraient même pas tenu ce discours si vanté dans la presse parisienne.

Il faut aussi dire un mot sur le ridicule des noms des personnages. Edius Naquin était un chanteur cadien qui a enregistré, entre autres, une chanson qui s'appelle « Bazelle ». Le Shérif (Blanc), Ben Guinée, porte le nom d'un véritable griot (Noir) louisianais dont les contes et les chants remontaient très loin dans la mémoire collective des Créoles noirs surtout, mais aussi des Cadiens. On distingue un des véritables pères du jazz à peine dissimulé derrière Chocolate Roll Mulligan : Jelly Roll Morton dont le vrai nom fut Ferdinand Mouton, un patronyme cadien aussi répandu chez les Blancs que chez les Noirs. Le choix du nom Jimmy Trompette pour un joueur de trompette montre un manque d'imagination incroyable et Farouche Ferraille Crowley n'est rien d'autre que l'enchaînement de trois mots qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. L'adjectif « farouche » veut simplement dire « sauvage » en Louisiane, comme dans l'expression « canard farouche ». Un Cadien appelle une « ferraille » ce qu'un Français

appellerait un « coup de poing américain ». Crowley est une ville de moyenne importance dans le sud-ouest de la Louisiane.

Enfin, Mom'zelle Grand-Doigt tire son nom de Madame Grands-Doigts, un personnage légendaire qui habite le grenier de la maison et qui en descend la nuit pour tirer les orteils des enfants pas sages. On dit aussi qu'elle donne des oranges le Jour de l'An aux enfants qui sont demeurés sages depuis Noël, mais reprend les *bébelles* de ceux qui ne l'ont pas été.

Domage qu'elle ne soit pas réelle pour tirer les orteils de Jean Vautrin, lui reprendre son prix Goncourt et nous laisser, à nous les Cadiens, un gros tas d'oranges. On l'a bien mérité après la lecture de ce travestissement de la culture cadienne.

NOTES

1. Jean Vautrin, *Un grand pas vers le Bon Dieu*, Paris, Grasset, 1989.

2. Patrick Griolet, *Mots de Louisiane : étude lexicale d'une francophonie*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1986.

3. Patrick Griolet, *Cadjins et Créoles en Louisiane*, Paris, Payot, 1986.

4. Antoine-François Prévost, *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1731, Paris, Grands Écrivains, 1985, p. 214.

5. *Ibid.*, p. 211.

6. *Nice-Matin*, le 1^{er} décembre 1989.

7. *Lire*, n° 173, février 1990.